**Dans une étable\_**(idée originale de B. Decorvet, à Bordeaux, en 2018, revu par C. Jacon en 2022, dans le contexte ukrainien)

« *Quel temps de chien !* », murmura l’aubergiste en refermant hâtivement la porte derrière lui. Quel temps de chien, et la neige n’est pas loin ! De lourds nuages noirs pointaient à l’horizon, envahissant rapidement le ciel, un vent glacial hurlait dans les grands hêtres millénaires et faisait onduler, comme une mer, la sombre masse des pins.

— « *Fait pas bon être dehors, ce soir !* » conclut Maître Peyroche, propriétaire de cette petite auberge, à cheval sur la frontière polono-ukrainienne. Ayant fermé les volets, il se hâta de rentrer dans la cuisine bien chauffée.

L’auberge de l’Adreyt, petite construction basse aux murs épais, couverts de dalles de schiste, était blottie au creux des montagnes, à proximité du Tarnica, point culminant du parc, culminant à 1300 mètres d’altitude. Du chalet, la vue était splendide sur l’ensemble de la chaîne des Carpates. En été, les touristes étaient nombreux à gravir les 15 lacets du chemin menant au sommet. Mais en cette veille de Noël, par un temps si froid et si menaçant, qui pouvait donc être assez fous pour s’attarder sur ce chemin forestier ? Qui étaient ces voyageurs qu’il distinguait à peine à l’orée de la forêt ? Un des deux, c’est sûr, sans doute une femme, d’après l’allure, avait l’air épuisée, son pas était...lourd !

— « *Je n’en puis plus Jean, laisse-moi m’étendre ici, dans le fossé, à l’abri du vent* ».

— « *Oh, non, Marie, c’est impossible, il est tard et la neige menace. Encore un petit effort, je t’en supplie, l’auberge n’est plus très loin* ».

L’homme soutient sa femme ; la porte presque, chaque pas étant une victoire et une souffrance !

Ils atteignent l’auberge... enfin ! mais les volets sont clos, tout est sombre. Elle trébuche sur une pierre. Lui, il frappe vigoureusement.

Et, après avoir tambouriné pendant ce qui lui a semblé de longues minutes, la porte s’entrouvre...

— « *Que voulez-vous ?* » demande une voix bourrue, agacée, « *ce n’est guère la saison des touristes et nous ne "faisons" plus restaurant* ».

Mais, forçant le passage, l’homme bouscule l’aubergiste et aide sa femme à entrer. La jeune femme est toute pâle. Prends appui sur la table :

— « *Nous n’en pouvons plus* », dit le voyageur. « *Vous voyez bien que ma femme est enceinte. Elle ne peut pas aller plus loin ce soir* ».

Madame Peyroche, qui s’activait à son fourneau, s’empresse. Elle fait asseoir la jeune femme, lui verse une tasse de café́ brûlant. La cuisine est une grande pièce, chaleureuse, avec tout le bois qui la compose : plancher, plafond, parois, tout est en sapin. Il y fait chaud et clair...

— « *Mais nous ne pouvons pas vous loger* », dit l’aubergiste de sa voix dure. « *Nous n’avons que deux chambres et elles sont louées toutes les deux à des réfugiés*... »

— « *Mais, nous aussi, nous sommes des réfugiés* », dit tristement le voyageur. « *Il y a des réfugiés plein la forêt, plein les routes. La semaine dernière, lors du bombardement de Lviv notre maison s’est écroulée et nous avons tout perdu. Ma grand-mère nous a laissé à proximité de la* *frontière et depuis trois jours nous marchons dans cette dense forêt*... »   
— « *Peyroche* », dit la femme de l’aubergiste à son mari, « *nous ne pouvons pas les laisser dehors, par ce froid, avec la neige qui arrive*! »

— « *Tu es bonne toi ! »,* interrompt brutalement l’aubergiste, « *où les coucheras-tu ? À l’étable ?*»

— « *L’étable* », dit timidement la jeune femme dont les couleurs reviennent peu à peu, « *Ce sera parfait. Je ne peux pas aller plus loin ce soir* ».

— « *Tu vois Peyroche !* »

— « *Mais encore une fois, où les feras-tu coucher ?* » insiste l’aubergiste.

— « *Un peu de paille propre, une couverture, et nous dormirons, du mieux que nous pourrons. Depuis, notre départ, nous ne dormons que d’un œil, nos nuits sont peuplées de cauchemars*... »

— « *Depuis le départ du berger, la semaine dernière, il y a de la place à l’étable* », dit l’aubergiste, en hésitant. « *Mais de là à y faire coucher des gens*... ».

— « *Arrangez ça pour le mieux* », supplie la femme, « *nous nous en accommoderons...* »

Madame Peyroche ouvre un placard, y prend des draps, des couvertures, elle pousse une porte et déboule dans l’étable. Elle sent l’odeur lourde et chaude du fumier. Bientôt tout est prêt, et elle revient chercher ses voyageurs. Il faut enjamber le canal du purin, longer les planches derrière lesquelles s’abritent les chèvres, passer derrière les vaches, et là, dans l’angle reculé de l’étable, sur un monceau de paille fraîche, une couche est improvisée. Avec quelles délices la jeune femme se glisse entre les draps blancs pour se reposer enfin de sa longue marche...

\* \*\*

— « *Jean. Vite Jean, appelle au secours !* ».

Il fait complètement noir, et ne résonnent dans la nuit que les bruits de l’étable : la respiration lourde des vaches, et, par moments, le grelot d’une chèvre. Jean se lève en hâte, il tâtonne, mais se rappelle tout à coup, avec angoisse, que le bouton qui allume l’ampoule de l’étable est à l’intérieur de la cuisine. Il avance en tâtonnant, comme un aveugle, trébuche dans le fumier, patauge dans le purin. Enfin il rencontre le mur... et touche enfin la porte.

— « *Madame Peyroche, Madame Peyroche !* »

Rien ne bouge. Le couple doit dormir d’un sommeil profond, qu’aucune alerte n’éveille jamais...

— « *Madame Peyroche !* »

— « *Vite, Jean, Vite !* », supplie la voix angoissée de Marie.

Il crie plus fort, frappe à coups redoublés à la porte. Enfin, une lumière s’allume, des voix se font entendre. On appelle. Des pas traînent sur le plancher, l’escalier craque, enfin devant la porte une lampe s’allume, la porte s’ouvre et Mme Peyroche, les yeux lourds de sommeil, demande :

— « *Mais qu’y a-t-il donc ?* »

\* \*\*

— « *Un garçon ! Un beau petit garçon !* »

Madame Peyroche se précipite chez elle, se saisit d’une serviette-éponge et, de retour auprès de Jean et Marie, dans l’étable, emmaillote le nouveau-né tant bien que mal dans cette serviette-éponge. Elle le roule ensuite dans un fichu de laine, le dépose sur la paille et contemple, tout émue, cette merveille : un tout petit enfant nouveau-né.

— « *Voilà, il est bien au chaud. Je vais chercher ma corbeille à linge. En lui mettant un coussin cela fera un berceau très convenable* ».

Madame Peyroche est partie et Jean, penché sur le tas de paille, ne peut quitter des yeux cette petite figure fripée, pas plus grosse que le poing : son fils, son fils nouveau-né ! Il n’ose pas encore le prendre, c’est si fragile, si petit, si faible, il a peur de le briser.

Mais quel dénuement ! Dire que tout était si bien préparé́ pour son arrivée, à Lviv ! Le joli couffin moïse tendu de soie fleurie, garni de draps brodés et de couvertures bleu pâle. Et la layette confectionnée avec tant d’amour, les petites chemises cousues à petits points et ornées de dentelles, les brassières en tricot fin... Tout cela est désormais enseveli dans les ruines... il ne reste rien, rien. Tel un mendiant, son fils est né dans une étable...

Dans une étable... ces mots ont une étrange résonance. Qui donc, autrefois, est né dans une étable ? Jésus ! Comment est-ce possible que Lui, le fils de Dieu, ait pu naître ainsi dans cette misère et cette saleté́ ? Jésus, le Roi des rois ! Pourquoi s’est-il abaissé ainsi ? Une vague d’adoration et d’amour submerge le cœur de Jean, remplit ses yeux de larmes. Les textes appris autrefois au coin de l’âtre chaleureux de la maison de sa grand-mère et qu’il croyait bien oubliés lui reviennent mémoire : « *Il s’est abaissé lui-même... se rendant obéissant jusqu’à la mort.* »

\* \*\*

Madame Peyroche est de retour auprès du couple.

— « *Voilà un berceau de fortune qui fera très bien l’affaire* », dit gaiement Mme Peyroche. « *Qu’en dites-vous, ma petite dame ?* »

— « *Un berceau de fortune ? Vous voulez dire un berceau de misère, oui  !* » Mais, devant la figure contrariée de Madame Peyroche, Marie se hâte d’ajouter : « *Pardonnez-moi, Madame Peyroche. J’ai l’air d’une ingrate, mais si vous saviez comme c’est triste... J’avais si bien tout préparé*... »

Marie ne peut finir sa phrase, elle sanglote : toutes les souffrances, les secousses, les terreurs, les fatigues des jours passés viennent maintenant assiéger son âme. Elle est désespérée.

Mais un son étrange monte de la vallée. Un carillon joyeux dont la musique emplit l’étable.

— « *Noël ! C’est Noël ce soir* », dit toute joyeuse Madame Peyroche.

— « *Noël ! quelle dérision !* », reprend la jeune femme d’un ton amer ! Quel désespoir, quels regrets infinis dans sa voix ! Noël, cela évoque pour elle les fêtes joyeuses d’autrefois, les Noëls d’abondance. La table du réveillon chargée de friandises, puis, après la messe de minuit. Quand elle était petite, Noël, c’était un soulier débordant de jouets, des boites de chocolats, un arbre, à l’usine où son père travaillait, chargé de bonbons et de cadeaux. Le Temple ? Elle n’y est allée qu’une fois, le jour de son mariage parce que Jean y tenait... Mais Jean lui a parlé à de nombreuses reprises des Noëls vécus au Temple. Alors, elle répète, désolée : « *Noël ? ce soir ? Quelle ironie !* ». Et elle pleure...

— « *Ne pleure pas, Marie ! Pour la première fois ce soir, j’ai vraiment compris le sens de Noël* ». Jean parle d’un ton pénétré́, les yeux illuminés d’une lumière nouvelle et Marie le regarde si frappée que ses larmes s’arrêtent.

— « *Écoute, Marie,* répète Jean, *tu veux savoir ce que c’est que Noël ? Eh bien, voici : une route, une route très longue et très pénible, une jeune femme épuisée. Elle arrive à une auberge, pas de place, il lui faut coucher dans une étable. Et c’est là, dans une étable, plus pauvre que celle-ci* (il n’y avait pas d’électricité à Bethléem) *et si sale que pour coucher le pauvre bébé on ne trouva que la mangeoire, c’est là qu’est né́ le Roi de gloire, le Maître et le Créateur. Voilà Noël ! »*

— « *Mais pourquoi ?* ». Malgré elle, la jeune femme a posé́ cette question, tant cela lui parait impossible : une telle pauvreté avec une telle grandeur...

— « *Pourquoi ? Tu veux dire pour qui ? Pour toi et pour moi, parce qu’Il nous a tant aimés. Dieu a voulu se dépouiller complètement, jusqu’au bout, être plus pauvre que le plus pauvre, pour pouvoir nous sauver tous* ».

— « Comme vous parlez, Monsieur Jean », dit Madame Peyroche...

— « *C’est peut-être de me retrouver, là en exil, loin de chez moi, Madame Peyroche. Ou alors, c’est la grâce de Dieu en ce jour de Noël : ce petit bébé a été pour moi une vraie leçon, un* *enseignement. J’ai vu, par lui,* *le miracle de Noël, l’abaissement du Fils de Dieu. Ensemble, tous les trois, nous le servirons, Marie* ».

— « *Tu m’apprendras à Le servir, ce Dieu qui s’abaisse pour nous sauver, n’est-ce pas Jean ?* »

— « *Oui. Marie. Et il mettra sa joie dans nos cœurs, quelles que soient les circonstances de nos vies* ».

FIN